

Prologue

En interview, on me demande souvent quand est née ma vocation de mère d'accueil, et pourquoi. Ce livre vous apportera la réponse à ces questions en vous contant l'histoire de Dawn, le deuxième enfant placé chez moi, qui a bien failli être le dernier. À l'époque, on ne bénéficiait pas des lois de protection de l'enfance actuelles, les familles d'accueil ne recevaient aucune formation, nous ne connaissions rien du parcours des enfants que l'on nous confiait, nous n'avions que très peu de comptes à rendre et personne ne nous aidait réellement. Les services sociaux se contentaient de déposer les enfants chez vous et de s'enfuir en courant. Plus l'enfant était perturbé, plus ils s'en lavaient les mains. Ce genre de chose ne pourrait plus se produire aujourd'hui, en théorie tout du moins car il reste probablement des cas particuliers.

Les noms, les lieux et les dates ont été modifiés de façon à protéger l'enfant dont il est ici question.

1

Les débuts

Au début de notre mariage, John et moi avons eu toutes les peines du monde à avoir un enfant. Nous faisions pourtant le nécessaire (et souvent), mais l'enfant tant espéré n'arrivait pas. Un samedi où je lisais le journal, je suis tombée sur une annonce : *Pourquoi ne pas accueillir un enfant chez vous ? Mary cherche désespérément une famille*. L'article était illustré par une photo en noir et blanc d'une adorable petite fille de six mois, les bras tendus et le regard implorant, avec le numéro de téléphone de son assistante sociale.

Je me suis tournée vers John, occupé à réparer sa perceuse dans le salon, des rouages éparpillés tout autour de lui sur un vieux journal. Nous avions passé les deux premières années de notre mariage à aménager notre maison et le pire était passé. La plupart des pièces, sans être luxueuses, étaient confortables. J'ai recentré mon attention sur la petite annonce des services sociaux, au bas de laquelle j'ai lu, en petits caractères : *La petite Mary a besoin d'une famille d'accueil pendant que sa mère est en convalescence à l'hôpital*.

— John ?

Il a relevé la tête, un tournevis à la main.

— Qu'est-ce que tu en dis?

Je me suis levée en veillant à ne pas marcher sur les rouages de la perceuse et je lui ai montré l'annonce.

Il l'a lue, puis il a froncé les sourcils d'un air grave.

— Tu crois que tu arriverais à t'en séparer le jour venu?

J'ai pris le temps de réfléchir.

— Quand tu accueilles un enfant, tu dois te préparer à le rendre un jour à sa mère. Qu'en penses-tu? Ça ne coûte rien d'appeler.

— Et ton boulot?

— Il faudra que je donne mon préavis. De toute façon, j'aurais cessé de travailler si nous avions eu un bébé.

— C'est différent quand c'est le tien, non?

Il paraissait inquiet. John, par nature, prenait son temps avant toute décision, alors que j'avais tendance à tomber sans réfléchir dans le premier piège venu.

— Non, je crois que c'est pareil.

Il a regardé sa perceuse.

— Je ne sais pas quoi en penser. Laisse-moi le temps de réfléchir.

Pour être tout à fait honnête, je ne savais pas trop quoi en penser moi-même. Serais-je vraiment capable de m'occuper d'une petite fille qui ne serait pas la mienne? La nourrir, la changer, l'aimer, sachant que je devrais la rendre à sa mère un jour? Il s'agissait d'un défi majeur qui allait bouleverser mon quotidien, sans compter que mon salaire à l'époque n'avait rien de superflu. La maison coûtait cher, et il me fallait mettre de l'argent de côté en prévision du jour où nous aurions un bébé. J'ai refermé le journal.

— Tu veux du café?

— Oui, m'a répondu John. Et un doughnut, s'il en reste.

*

C'est John qui en a reparlé le premier, le soir même à l'heure de nous coucher. Il avait manifestement réfléchi à la question.

— Tu sais, l'une de mes tantes était mère d'accueil, m'a-t-il expliqué. Elle s'occupait de deux petits garçons. Ne me demande pas les détails, je ne m'en souviens plus. Elle vivait en Écosse et on la voyait rarement, mais je me souviens que ça se passait bien.

J'ai froncé les sourcils, intriguée, la tête sur l'oreiller.

— Ça ne coûte rien d'appeler pour en savoir un peu plus, a poursuivi John. Ils sont sûrement habitués à ce qu'on leur pose des questions sans nécessairement aller plus loin.

— J'appellerai lundi à l'heure du déjeuner.

Je travaillais dans la fonction publique à l'époque et mon responsable nous autorisait à passer des coups de fil de temps à autre, tant que ce n'était pas à l'étranger.

— En attendant, si on essayait une nouvelle fois d'avoir un bébé? m'a proposé John avec un sourire. Tu connais le dicton: «C'est en forgeant qu'on devient forgeron.»

J'ai ri en me collant contre lui et il a posé sa bouche sur la mienne en me serrant dans ses bras.

*

En téléphonant aux services sociaux le lundi, je suis tombée sur un répondeur. J'ai laissé mes coordonnées en précisant que j'avais lu leur annonce. Les services de l'enfance n'avaient pas de hotline à l'époque. De nos jours, on tombe directement sur un interlocuteur

spécialisé. En théorie, tout du moins, car il existe des services moins efficaces que d'autres lorsqu'il s'agit du recrutement des familles d'accueil. C'était différent à ce moment-là. Les messages étaient relevés par l'assistante sociale de service, quelle que soit la requête de la personne qui appelait.

Quand on m'a rappelée un mois plus tard, c'est tout juste si j'y pensais encore. Je rentrais de mon travail en fin d'après-midi quand le téléphone a sonné. Mon interlocutrice ne s'est pas excusée de me recontacter aussi tardivement. Elle s'est présentée et m'a demandé si j'avais déjà été mère d'accueil. Il faut croire qu'il ne fallait pas répondre par la négative, parce que mon «Non» a été accueilli par un «Ah» perplexe. J'ai voulu en savoir davantage, mais chaque fois que je l'interrogeais sur un point particulier, elle répondait invariablement : «Je suis désolée, je ne sais pas», si bien que je n'étais guère plus avancée en raccrochant, cinq minutes plus tard. Elle m'avait toutefois précisé que les services sociaux avaient édité une brochure qu'elle m'enverrait si je lui indiquais mon adresse.

Je l'ai reçue une semaine plus tard. En fait de brochure, il s'agissait d'une feuille A4 sur laquelle s'étaient étalés les sourires de plusieurs enfants, accompagnés de commentaires très succincts sur les besoins en famille d'accueil, sans autre précision. Au dos de la feuille figurait une date (dix jours plus tard), ainsi que l'adresse de la salle où devait avoir lieu une «réunion de présentation». J'en ai déduit qu'il serait question d'assistance familiale, mais il aurait tout aussi bien pu s'agir d'élevage porcin. Ce document ne répondait à aucune des questions que j'avais posées à l'assistante sociale, il se contentait de préciser qu'on avait besoin de familles d'accueil pour des enfants de tous âges.

J'ai remisé le papier sur une étagère de la cuisine, avec le courrier à traiter, et je n'y ai plus pensé. Entre le travail et la maison, nous avions d'autres préoccupations avec John. C'est lui qui m'en a reparlé pendant le dîner, la veille de la réunion.

— Tu as l'intention de t'y rendre? m'a-t-il demandé entre deux bouchées.

Comme je le regardais d'un air perplexe, il a précisé :

— La réunion d'information des familles d'accueil. C'est demain.

— Ah! Non, pas vraiment. On avait prévu de terminer de poser le carrelage de la salle de bains.

— Je peux m'en charger, si tu souhaites assister à cette réunion. Ou alors on peut y aller ensemble et on repousse le carrelage à samedi, je n'ai pas golf.

Je dois avouer que mon enthousiasme initial avait fini par s'émousser.

— Tu as envie d'y aller, toi?

Il a hoché la tête.

— Pourquoi pas? Autant voir de quoi il retourne, sinon on finira par le regretter.

— D'accord. Comme tu veux.

*

Nous étions onze en tout dans la salle paroissiale où se tenait la réunion : cinq couples et une veuve. La rencontre était animée par deux assistantes sociales qui nous ont expliqué pendant une demi-heure à quoi servait l'aide à l'enfance, les raisons pour lesquelles les familles d'accueil étaient préférables aux foyers pour enfants, et la nécessité pour eux d'organiser des entretiens avec les familles d'accueil. Une mère d'accueil chevronnée nous a ensuite parlé de son expérience pendant une vingtaine

de minutes, de façon très intéressante. Pendant la pause-café, nous avons discuté avec les autres couples. Comme John et moi, ils n'avaient aucune expérience de l'accueil et souhaitaient se renseigner. La pause terminée, la mère d'accueil qui avait évoqué ses souvenirs un peu plus tôt s'est proposé de répondre à nos questions. Ses réponses directes et le compte rendu détaillé de son quotidien se sont révélés passionnants, si bien qu'en sortant de la réunion une heure plus tard John et moi avions retrouvé notre enthousiasme, convaincus de la nécessité d'aider des enfants en situation difficile.

— Nous aurions pu affecter la deuxième chambre à l'un de ces enfants, ai-je proposé.

— Ce qui nous permettrait de garder la troisième pour notre bébé, le jour où il arrivera, a-t-il acquiescé.

On nous avait recommandé, à la fin de la réunion, de réfléchir sérieusement à la question et d'appeler le centre d'aide sociale si nous étions toujours intéressés, avec la promesse que «quelqu'un» nous rappellerait.

Quand je pense au parcours du combattant qui attend les familles d'accueil de nos jours, je me dis que la situation à l'époque était risible et que l'on ne se souciait guère du bien-être des enfants placés.

*

J'ai appelé une semaine plus tard et on m'a fait parvenir un formulaire que nous avons rempli. En plus des renseignements habituels – coordonnées, dates et lieux de naissance, parcours professionnel –, on nous demandait d'expliquer nos motivations en cinquante mots. Nous avons longuement peaufiné notre présentation en expliquant que nous souhaitions offrir un foyer aimant à l'un de ces enfants, tout en étant

conscients qu'il retournerait vivre un jour auprès des siens. Nous avons retenu de la réunion qu'il était essentiel de le préciser. J'ai envoyé le formulaire, une assistante sociale nommée Susan m'a rappelée à peu près un mois plus tard, et nous avons convenu d'une date un soir pour un entretien à la maison. Le temps de s'installer dans le salon avec un café, elle a sorti de son sac le formulaire que nous avons rempli et nous a demandé de lui exposer nos motivations plus en détail. Nous lui avons dit que nous nous sentions parents dans l'âme, tout en bénéficiant de l'expérience nécessaire à travers l'exemple de nos propres parents, et que nous avions décidé de continuer d'accueillir des enfants, même le jour où nous aurions un bébé.

Ces explications ont paru convenir à Susan qui hochait la tête en nous écoutant, un sourire aux lèvres. Elle nous a interrogés sur nos familles, sur l'impact que pourrait avoir l'arrivée d'un nouveau-né sur un enfant placé. Nous lui avons répondu sans tricher, du mieux que nous le pouvions, en laissant parler notre instinct. Elle nous a également demandé de réfléchir à l'impact que pourrait avoir cet enfant sur nos propres vies. En tout, Susan a passé deux heures chez nous lors de cette visite initiale, avant de revenir quelques semaines plus tard, une fois son rapport rédigé. Nous n'y avons pas eu accès, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui, mais elle nous en a dressé les grandes lignes en nous annonçant son intention d'émettre un avis favorable à notre requête. Elle a ajouté que celle-ci devrait ensuite être approuvée par quelqu'un d'autre, sans préciser qui.

Un mois s'est encore écoulé avant que nous recevions un appel de Susan nous annonçant que notre candidature avait été retenue. Elle a ajouté que nous aurions l'obligation d'assister à une réunion de formation avant

d'être agréés comme famille d'accueil. Faute d'avoir eu des bébés ou de très jeunes enfants, nous ne serions pas autorisés à accueillir des enfants de moins de cinq ans. Le responsable qui avait accepté notre demande estimait sans doute que notre manque d'expérience serait moins dommageable à des enfants plus âgés. Quoi qu'il en soit, John et moi étions ravis, même s'il n'était pas possible d'accueillir un nourrisson tel que Mary.

Nos parents respectifs ont accueilli la nouvelle de façon mitigée.

— Je croyais que vous souhaitiez élever vos propres enfants, s'est étonnée la mère de John.

— C'est vrai, lui a-t-il répondu, mais c'est tout aussi bien.

Quant à ma mère, elle a déclaré :

— C'est formidable, ma chérie, mais tu ne connais rien aux enfants.

Je lui ai répondu que c'était le cas de tous les parents avant la naissance du premier et que nous apprendrions vite. Je ne croyais pas si bien dire !

*

Après avoir participé un soir à une formation de deux heures en compagnie d'autres couples, au cours de laquelle on nous a mis en situation en simulant un certain nombre de difficultés susceptibles de se présenter à nous, nous étions prêts. Deux jours plus tard, Susan m'annonçait par téléphone qu'elle viendrait le soir même nous confier Jack.

— Il a quinze ans, m'a-t-elle expliqué. Il est scolarisé, ce qui vous laisse le temps de donner votre préavis d'un mois.

— C'est donc un adolescent ?

— Oui. C'est le cas de la majorité des enfants placés actuellement. Nous manquons de familles d'accueil pour les ados, surtout depuis que l'un de nos foyers a fermé. Ne vous inquiétez pas, a précisé Susan. Jack est un enfant sans problème.

Jamais on ne nous avait précisé jusque-là que les enfants placés pouvaient être des «enfants à problèmes». L'expression tient de l'euphémisme.

Trop confiante

Jack vivait avec nous depuis trois mois quand j'ai noté les premiers symptômes. Il ne s'agissait pas d'une intoxication alimentaire passagère, mais d'une nausée tenace et insidieuse qui me prenait surtout le matin. De peur d'entretenir de faux espoirs, je me suis procuré un test de grossesse sans rien dire à John, jusqu'au jour du résultat.

— C'est génial! Super! Youpi! s'est écrié John, de façon fort peu catholique pour quelqu'un de diplômé. On va fêter ça! Va chercher Jack, je vous emmène au restaurant. Non, tout bien réfléchi, assieds-toi tranquillement, c'est moi qui vais le chercher.

J'ai éclaté de rire en le voyant monter l'escalier quatre à quatre avec l'intention d'extraire Jack des effluves de rap qui l'enveloppaient invariablement quand il se trouvait dans sa chambre. Une heure plus tard, nous étions installés tous les trois à une petite table de notre restaurant italien préféré. John a levé son verre.

— À Cathy, bravo et félicitations. Et à Jack, pour ses excellents résultats scolaires.

J'ai adressé un sourire à Jack en levant ma flûte de champagne. La sienne était remplie au quart, du fait de

son jeune âge, mais ces quelques gouttes ne pouvaient pas lui faire de mal et il était important qu'il ne se sente pas isolé. Il était temps de lui expliquer pourquoi John avait frappé à la porte de sa chambre, tout excité, en lui demandant d'enfiler sa plus belle tenue.

— J'attends un bébé.

Jack m'a souri, un peu gêné, avant de tremper les lèvres dans sa flûte.

— Comment fabrique-t-on le champagne? a-t-il demandé en faisant la grimace.

— Avec du raisin, comme le vin, lui a répondu John, mais le procédé de fermentation est un peu différent.

— Je ne trouve pas ça terrible. Je ne pourrais pas avoir de la bière à la place?

— Pas question, avons-nous répliqué de concert avec John. Tu es trop jeune. Tu peux commander un Coca, si tu préfères.

*

Avec Jack, tout était dans l'art du compromis. John et moi décidions d'un commun accord ce qui était bon pour lui. Faute d'avoir été confrontés à un ado auparavant, nous faisons appel au bon sens. Il avait le droit de sortir avec ses copains jusqu'à 21 heures les soirs d'école, 22 heures le week-end, et pas plus de deux fois par semaine car il avait des examens importants à la fin de l'année. Nous avons insisté pour qu'il nous indique son programme à chaque fois, avec un numéro de téléphone s'il se rendait chez un copain. Jack avait réagi de façon positive à ces exigences, conscient que nous ne voulions que son bien.

Susan ne s'était pas trompée en affirmant que Jack ne nous poserait aucun problème. En dehors du fait

qu'il avait fallu le persuader de prendre une douche tous les jours, et pas une fois par semaine comme il en avait l'habitude, tout s'était bien passé. Parce qu'il avait quinze ans, nous le traitions en adulte à bien des égards, avec des résultats positifs. Il s'était adapté très rapidement et avait fait des progrès spectaculaires en classe. Nous avions rencontré une seule fois le travailleur social qui s'occupait de son dossier, le jour de son arrivée chez nous, et il nous avait appelés une fois depuis afin de savoir si tout se passait bien. Il était prévu que Jack aille vivre chez Sam, son père, dès que ce dernier aurait trouvé un logement acceptable. La mère de Jack et son compagnon se battaient constamment, le beau-père avait fini par frapper Jack qui était arrivé en classe un matin avec le nez cassé. Nous avions rencontré Sam brièvement peu après l'arrivée de Jack chez nous. Charpentier de son état, il adorait son fils. Il avait expliqué à John qu'il regrettait de ne pas avoir emmené Jack avec lui quand il avait quitté sa mère. Il vivait dans une chambre meublée et attendait avec impatience de dégoter un trois pièces à un prix abordable.

— Je crois que ma mère est enceinte, nous a annoncé Jack à la fin du repas. La dernière fois que je l'ai vue, elle était grosse.

Je l'ai dévisagé.

— Et ça te plaît qu'elle ait un bébé?

Il a haussé les épaules.

— Ça m'est égal. Je suppose que j'irai la voir quand je vivrai chez mon père.

De façon compréhensible, Jack en voulait à sa mère d'avoir choisi un compagnon qui le frappait. Il la jugeait responsable de n'avoir pas cherché à le protéger. C'est tout juste s'il l'avait revue deux ou trois fois depuis qu'il était parti de chez elle.